

Zeitschrift: Le rameau de sapin : journal de vulgarisation des sciences naturelles
Band: 9 (1875)
Heft: 9

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 08.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le Rameau de Sapin.

Neuchâtel 1^{er} Septembre 1875.

Le journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2. 50 et par an chez Mr. le Dr. Guillaume, direct du Penitencier à Neuchâtel.

La chasse aux canards sur le lac de Neuchâtel.

Les chasseurs profitent volontiers de cette heure matinale pour leurs expéditions; une „loquette“ petit bateau plat formé de trois planches ajustées, les portera vers le but qu'ils ont reconnu de loin à l'aide d'une lunette d'approche, instrument inséparable de cette chasse. Ils chemineront d'abord avec une rame taillée d'un seul morceau et qu'on manie debout, puis quand ils seront à peu près à 500 mètres de la troupe des canards, ils prendront les „palettes“ ou pattes d'oie, rames écourtées dont on se sert lentement et sans bruit, couché sur le ventre; il ne faut point donner l'éveil à la troupe et là est le côté palpitant de cette dernière partie du voyage.

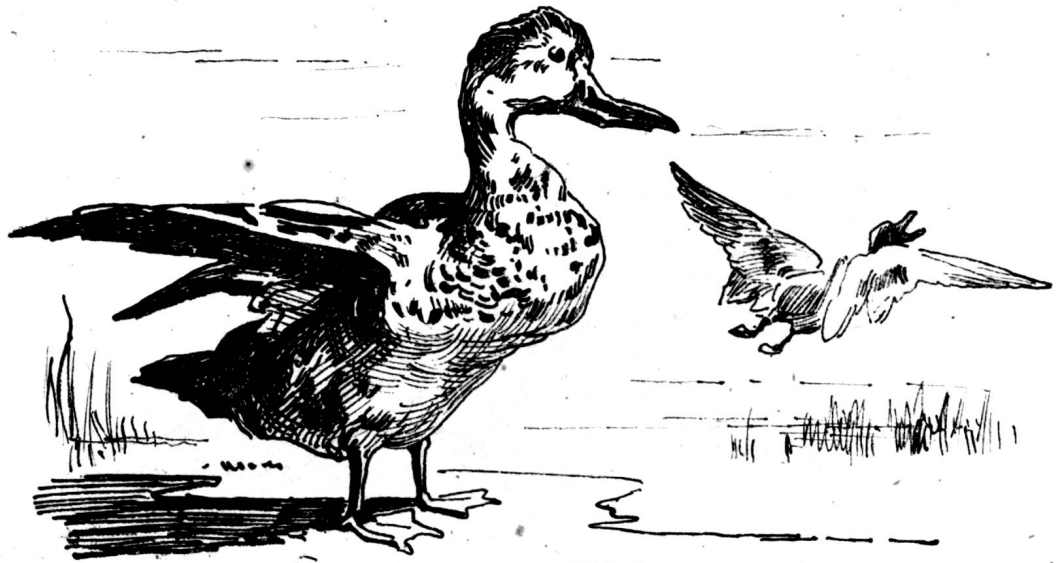
La petite embarcation porte, braquée sur une fourchette de la proue, une arme connue sous le nom de „canardière“ énorme fusil de 9 à 12 pieds de long, 3 pouces de large, pesant près de 40 livres et émergeant de huit pouces au-dessus de l'eau; un fusil de chasse ordinaire placé à côté de celui-ci est destiné à achever le gibier qui ne sera que blessé. Le chasseur, l'œil sur le but, les mains dans l'eau fait avancer la petite batterie flottante avec une circonspection que l'on comprendra facilement lorsqu'on saura que le moindre bruit, un craquement, un roseau qui fiôle la loquette peut réveiller les canards et les disperser avant que les chasseurs soient à leur portée; puis la canardière est une arme si lourde qu'on ne peut l'épauler debout.

Arrivé à 50 pas du groupe qu'il veut frapper, le chasseur qui a navigué de façon à avoir l'extrémité de son arme bien dirigée vers le but, abandonne les palettes, vise un instant et fait feu. A travers la fumée il aperçoit des victimes, d'autres qui ne sont que blessées s'en vont,

battant à grand bruit l'eau de leurs ailes, pour retomber un peu plus loin et se relever encore, jusqu'à ce que le fusil de chasse ordinaire les ait achevés.

On abat cinq ou six canards d'un seul coup.

Toutes les familles de ces palmipèdes aiment à vivre en



A. B. d'après Rischgitz

Les monts de ma patrie.

J'avais quitté mes monts sévères
Et, loin de nos étroits vallons,
Je cherchais des cieux plus prospères
Et de plus vastes horizons.

Bientôt je découvris une immense étendue,
Je vis se dérouler des tableaux enchanteurs;
Des campagnes sans fin s'étalaient à ma vue
Et des lacs où le ciel reflétait ses couleurs.
Des rivières au loin dans les fécondes plaines
Serpentaient les flots argentés,
Et partout s'élevaient en ces riants domaines
Des villages et des cités.

Partout s'entremêlaient les champs d'or, les prairies,
Les jardins, les bocages frais,
Les coteaux verdoyants et les rives fleuries
Et les vergers et les forêts.

Et par delà, des monts élevaient dans les nues
De leurs sommets altiers les sublimes splendeurs.
Ailleurs, je devinais des beautés inconnues
À l'horizon voilé de confuses vapeurs.

Et mon oeil eût voulu pénétrer ces merveilles
Et plonger dans l'azur de ces vagues lointains
Où, par des soirs brillants, de lumineux matins,
Sous l'éclat de teintes vermeilles

Se dessinaient parfois des contours incertains.
Ce spectacle, mes yeux le cherchaient dès l'aurore
Et ne pouvaient s'en détacher.

Je voulais le revoir et le revoir encore;
Et quand à ces beaux lieux il fallut m'arracher,
J'étais comme un captif ayant vu dans un songe
Le paradis s'ouvrir à ses yeux éblouis,
Et voulant ressaisir quand la nuit se prolonge
Des beaux rêves évanouis.

Et je manquais d'air et d'espace.

Pardonnez, monts chéris, sol pour moi le plus beau,
Tout que mon cœur jamais d'admirer ne se lasse,
Si vous étiez alors comme un sombre rideau
À mes yeux dérochant un ravissant tableau.
Mais errant aujourd'hui sur vos cimes ombreuses
Qu'en mon âme je sens d'émotions joyeuses,

Et qu'à vous contempler je trouve de douceur !
Comme avec délices j'aspire
De votre air embaumé la suave fraîcheur !

J'aime à voir le ciel vous sourire
Et les oiseaux joyeux égayer vos bosquets,
Et les fleurs émailler vos croupes verdoyantes;
De vos ruisseaux couler les ondes murmurantes,
Et les blés dorer vos guérets.
J'aime à vous voir lorsque l'orage
Éclate sur les hauts sommets
Et que des vents la voix sauvage
Passe et mugit dans les forêts.
Avec bonheur à vous je pense,
À vous qui réveillez toujours,
Les souvenirs de mon enfance,
Les doux échos de mes beaux jours.

Près des coteaux riants que le pampre décore
Souvent j'ai regretté vos pâturages frais
Et du troupeau joyeux la clochette sonore
Résonnant dans les bois épais.

Souvent j'ai regretté vos pyramides sombres,
Couronne du Tura, sapins majestueux.
Que votre aspect souvent a réjoui mes yeux !
J'aime à vous voir à l'heure où grandissent les ombres,
Où le soleil couchant vous dore de ses feux;
Et quand du jour naissant luit l'éclat radieux,
J'aime à vous contempler baignés de sa lumière.
Lorsque d'un froid lincol l'hiver couvre la terre,
Votre feuillage obscur ne craint pas les frimas,
Et quand règne le deuil dans la nature entière,
Vous me parlez de vie au milieu du trépas.

Quand sous le poids de la souffrance
Te courbe mon front soucieux,

Je vois votre cime, en silence,

Se dresser et montrer les cieux.

Alors mon âme en haut s'élance,

En haut je pressens le bonheur;

J'élève un regard d'espérance

Et la paix revient dans mon cœur.

Lode, juillet 1875.

St-Augustin